

**LES CAHIERS
ÉTHICOLOGIQUES
DE
L'UQAR**



LES CAHIERS ÉTHICOLOGIQUES DE L'UQAR

JUIN 1982, NO 5

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

SOMMAIRE

ÉDITORIAL.....	8
PAR PIERRE FORTIN	

ARTICLES

RAYMOND GAGNON <u>LA MORALITÉ DE LA NÉGOCIATION</u>	14
GUY GIROUX <u>LA QUESTION POLITIQUE SOUMISE A L'ÉTHICOLOGIE</u>	24
JEAN-YVES THERIAULT <u>ÉLÉMENTS D'ANALYSE SÉMIOTIQUE D'UN DISCOURS MORAL</u>	50
MONIQUE DUMAIS <u>LE DISCOURS DE LA NATURE CONFRONTÉ PAR DES DISCOURS FÉMINISTES</u>	78
PIERRE FORTIN <u>L'ÉTHIQUE DANS L'ADMINISTRATION PUBLIQUE</u>	96
ANDRE GAGNE <u>L'ÉTHIQUE ET L'ADMINISTRATEUR PUBLIC</u>	120

LE DISCOURS DE LA NATURE CONFRONTE PAR DES DISCOURS FÉMINISTES

Monique Dumais*

Le rêve des origines, le retour aux sources, les retrouvailles des racines, l'urgence de naître à soi-même, voilà quelques expressions que nous cueillons dans les textes des féministes. Ces percées de langage manifestent le malaise qu'un certain nombre de femmes éprouvent devant l'enfermement, l'ensevelissement du discours, des lois et des pratiques dans notre société actuelle. Le discours moral, lui-même générateur d'autres discours, constitue une illustration notable des clôtures imposées aux femmes. Au nom même de la nature - qui oserait remettre en question la nature? - les femmes se sont vues dans le passé, définies, déterminées, classifiées, fonctionnalisées.

Des femmes, émergeant du monde patriarcal, c'est-à-dire tentant de s'en sortir, d'aller au-delà de l'omnipotence masculine déterminée culturellement, osent déchirer le voile posé sur un concept de nature cajolé, fixé dans la loi naturelle. En se lançant dans une telle entreprise, les femmes sont taxées par d'anciens moralistes d'"humeur présomptueuse"¹, selon la définition de Thomas d'Aquin: "on appelle présomption, le fait de s'insurger dans ses actes contre l'ordre établi par la nature, et de s'assigner une mission trop haute, des opérations trop ardues, et en désaccord avec les facultés dont on est doué"². La suite de l'histoire nous indiquera clairement lequel des deux sexes s'est montré présomptueux.

* Monique Dumais est éthicienne, professeure à l'Université du Québec à Rimouski; Madame Dumais est engagée dans la recherche-action sur le féminisme depuis plusieurs années.

Dans cet article, je veux commencer à soulever les interrogations, manifester les soupçons, les refus qui sont inscrits dans certaines études féministes vis-à-vis un concept de nature véhiculé dans la morale traditionnelle. Dans un premier temps, je livrerai le décryptage du discours mâle de la nature, élaboré par Collette Guillaumin. Dans un deuxième temps, j'indiquerai les nouvelles démarches de contact avec les réalités du corps, des passions, déployées par Penelope Washbourn, Luce Irigaray, Mary Daly. Dans un troisième temps, j'entamerai la remise en question d'une conception de la loi naturelle que provoquent ces exposés produits par des féministes.

I. DECRYPTAGE DU DISCOURS MALE DE LA NATURE

La revue française, Questions féministes, sous la direction de Simone de Beauvoir, avait professé son credo féministe dans son premier numéro et avait souligné:

Il faut briser les évidences naturalistes - entreprise que les féministes ont amorcée depuis plusieurs années, et qui devrait constituer un de nos plus solides acquis. Il n'en est rien³.

Colette Guillaumin allait livrer dans les deux numéros subséquents, un article en deux parties sur "Pratique du pouvoir et idée de Nature, (1) L'appropriation des femmes; (2) Le discours de la Nature"⁴.

L'analyse globale de Colette Guillaumin est basée sur le rapport de pouvoir qui est établi dans les relations hommes-femmes, d'où désignation d'un groupe qui approprie, "la classe des hommes", et d'un autre qui est approprié, "la classe des femmes". L'utilisation du concept "appropriation" structure toutes ses réflexions, une appropriation entendue au sens physique lui-même, puisque c'est la

prise en mains de l'unité matérielle de force de travail. Cette appropriation physique, analogue à celle exercée dans l'esclavage, le servage, est appelée "sexage".

Dans une première étape, Colette Guillaumin indique comment est faite cette appropriation des femmes. Elles sont réduites à l'état d'objet matériel par la classe des hommes qui s'approprient tout leur temps, les produits de leur corps, qui se les assujettissent par une obligation sexuelle inscrite dans le contrat de mariage, qui leur imposent également la charge physique des membres du groupe. "L'appropriée est attachée au service matériel du corps du dominant, et des corps qui appartiennent à ou dépendent de ce dominant". (p. 16) Cette subordination suppose une présence constante, des soins matériels physiques du corps lui-même.

Les conséquences de ce rapport de pouvoir exercé sur la classe des femmes sont vécues dans l'appropriation de l'individualité physique et de la force de travail. Les femmes se doivent d'être entièrement disponibles, sans exiger de rémunération, étant maintenues sous le rapport de sexage par l'institution du mariage. Cette appropriation est d'autant plus forte qu'elle demeure invisible, dans une dépendance considérée comme "inévitabile", "naturelle", peu mise en question.

Les moyens de l'appropriation sont aussi bien cachés, mais se révèlent crûment à qui sait les voir. L'appropriation s'applique sur le marché du travail où un bon nombre de femmes vendent "leur force de travail contre le minimum nécessaire à l'existence, la leur propre et celle des enfants qu'inévitablement elles auront" (p. 24). Elle se manifeste par le confinement dans l'espace, l'imposition de la clôture domestique que les femmes ont bien intériorisée. Elle s'exerce de façon drastique par la démonstration de force, y compris les coups, par la contrainte sexuelle, par l'arsenal juridique et le droit coutumier.

Après avoir montré comment se manifeste l'appropriation des femmes, Colette Guillaumin poursuit son étude en démontant le discours qui maintient les femmes en état de sexage, le discours de la Nature. Celui-ci s'articule autour de l'ancienne idée de nature qui visait à délimiter la fonction d'une chose ou de ce qui est considéré comme chose. "Un objet est toujours à sa place et ce à quoi il sert, il y servira toujours". (p. 5)⁵ L'idée de nature a par la suite trouvé des appuis plus forts avec le développement des sciences qui ont indiqué le déterminisme prévalant dans le monde des "objets" et le déterminisme interne aux objets eux-mêmes. Ainsi s'imposait une prescription du point de vue de la rationalité scientifique socialement proclamée.

Non seulement a) étant à leur place dans tels rapports sociaux les appropriés devaient y rester (finalisme de la première idée de nature), mais b) ils étaient désormais considérés comme physiologiquement organisés (et non plus seulement anatomiquement) en vue de cette place et préparés pour cela en tant que groupe (prescription du déterminisme) (p. 10)

Ainsi se dégage aisément l'idéologie naturaliste qui comprend trois éléments: le statut de chose, une pensée d'ordre (système finaliste et téléologique) et une programmation de l'intérieur de la matière vivante (finalité métaphysique). Les êtres n'ont plus qu'à se laisser couler dans cet ordre établi et à correspondre à ce qui est déjà inscrit dans leurs gènes: on passe du "naturel" au "génétique", car l'appropriation est déterminée génétiquement.

Cette idéologie naturaliste est décrétée par le groupe dominant. Tous les humains sont naturels mais certains sont plus naturels que les autres: "ne sont naturels que ceux qui se trouvent dans le groupe dominé de la relation de domination" (p. 14). Les essences éternelles sont particulièrement réservées pour les appropriées. A la bonne

heure pour "la femme éternelle", "l'éternel féminin"! De même, les différences ne sont orientées que du côté du groupe dominé: "Les femmes sont différentes des hommes, qui ne le sont pas eux-mêmes, les hommes ne diffèrent de rien (...) Nous réussissons le tour de force grammatical et logique d'être différentes toutes seules. Notre nature, c'est la différence" (p. 16). Le groupe dominant se constitue comme le grand Référent et s'applique à réprimer toute similitude du groupe dominé avec le groupe dominant.

La "nature" est représentée de façon dissymétrique selon le sexe. Les groupes dominants ne s'attribuent pas à eux-mêmes de nature, ne se confondent pas avec les éléments de la Nature. Le sexe mâle vit un rapport d'extériorité avec la nature. Par conséquent, l'homme est biologiquement culturel, la femme est biologiquement naturelle selon l'affirmation de Nicole-Claude Mathieu⁶. Les femmes sont considérées comme des êtres clos, enfermés dans une nature qu'elles ne peuvent modifier. "Les dominés sont dans la Nature et la subissent, alors que les dominants surgissent de la Nature et l'organisent". (p. 25) C'est pourquoi "toute initiative politique de la part des appropriées sera rejetée, ou durement réprimée" (p. 25).

Dès qu'elles (les femmes) ouvrent la bouche ce ne peut être qu'une menace venue du fond de la Nature, une menace contre l'entreprise hautement humaine qu'est la société, laquelle appartient aux hommes qui l'ont inventée et la dirigent en la protégeant de toutes les entreprises venues de la menaçante Nature, dont cette espèce spécifique que sont "les femmes". (p. 26)

L'étude de Colette Guillaumin est un discours sociologique qui démontre comment un groupe dominant (les mâles) s'est approprié pratiquement et contrôle un groupe de dominées (les femmes), en se basant sur une idée de nature. Celle-ci à qui on a donné des appuis

métaphysiques, n'est que "l'enregistrement, au fond tout à fait banal, d'un rapport social de fait" (p. 27). Cependant elle prend des allures de type prescriptif: "les rapports sociaux étant ce qu'ils sont, ils ne peuvent être autrement, et ils doivent rester identiques" (p. 27).

Le ton de l'étude demeure primordialement dénonciateur de l'idéologie naturaliste, il s'avère cependant en dernier ressort éminemment constructif en ce qu'il rend lucide sur des rapports sociaux, sur l'édification d'assises prétendument naturelles, en ce qu'il crée une forte conscientisation, féconde de rapports nouveaux.

Nous construisons aujourd'hui la conscience de notre classe, notre conscience de classe, contre la croyance spontanée en notre espèce naturelle. Conscience contre croyance, analyse contre spontanéité sociale. Lutte contre les évidences qui nous sont susurrées pour détourner notre attention du fait que nous sommes une classe, pas une "espèce", que nous ne sommes pas dans l'éternel, que ce sont les rapports sociaux très concrets et très quotidiens qui nous fabriquent et non une Nature transcendante dont nous ne pourrions demander des comptes qu'à Dieu, ni une mécanique génétique interne qui nous aurait mises à la disposition des dominants (p.28).

II. REPRISE DE CONTACT AVEC LA PASSION DU CORPS

Les revendications des féministes ont été prioritairement axées sur la réappropriation du corps, celui des femmes, car l'appropriation du corps est significative de l'asservissement de tout l'être: si le corps est possédé, réduit en état d'esclavage, tout l'être l'est également. Le corps est plus que le corps, il recèle des énergies, des émotions, des passions que s'il est brimé, elles ne peuvent se dilater, éclater, s'étaler. Le corps offre des

surfaces qui ouvrent sur des profondeurs; s'il est maté, contrôlé, limité, toute sa fécondité vitale et vivificatrice ne peut émerger. Les femmes qui s'aventurent hardiment à le re-trouver dans toutes ses dimensions l'expriment de diverses manières. Ainsi l'écriture des femmes est devenue fréquente, envahissante même, avec des qualités d'expression extrêmement charnelle, sensuelle⁷. Ne m'étant pas assigné ici une tâche de jouisseuse littéraire, - que je cultive par ailleurs - je ferai surtout connaître les propositions ardentes de quelques femmes, qui ont traduit dans leurs réflexions écrites une reprise de contact avec le corps, les émotions.

1. Vivre les rythmes de son corps (Penelope Washbourn)

Penelope Washbourn est une théologienne qui a pris conscience que "les questions et les réflexions religieuses concernant la signification de ce qui est sacré ou ultime surviennent à des moments de crise dans la vie des individus et de la communauté". (p. 1)⁸ Elle se préoccupe surtout d'étudier les moments de crise dans la vie, tout particulièrement ceux reliés au corps, puisque pour les femmes, ils sont souvent associés aux changements du corps féminin. Elle veille alors à identifier les étapes de croissance des femmes, qui entraînent une redéfinition de l'identité personnelle.

Dix moments de crise sont repérés et étudiés: les menstruations, le départ de la maison familiale, la maturité sexuelle, l'amour, la rupture, le mariage, la grossesse et la naissance, la situation de parent, le changement de vie, l'anticipation de la mort. Penelope Washbourn signale comment ces moments de crise sont des expériences ambiguës qui à la fois suscitent la crainte et invitent à la célébration. Le début des menstruations, par exemple,

marque une étape que les cultures primitives soulignent extérieurement; elles donnent lieu soit à des rituels de danse, ou à la réclusion de la jeune fille. Elles montrent ainsi que cet événement n'est pas une lutte solitaire de découverte de l'identité de femme, mais est intégré à la vie de la communauté (p. 7). Les menstruations représentent le pouvoir de la femme, de sa fécondité, en lien avec la déesse de la fécondité (p. 14). Cependant, comme dans nos sociétés industrielles, nous avons tendance à imposer un contrôle constant de l'esprit sur le corps et à fonctionner selon une rationalité technique, nous nous efforçons d'éliminer les ambiguïtés, de dissimuler les fatigues, les douleurs, tout inconfort physique par l'utilisation des médicaments, des tampons absorbants et d'autres procédés techniques. Nous en venons à oublier, effacer, nier les rythmes du corps. Les corps perdent conséquemment leur présence et leur consistance.

Retrouver le sens du corps avec tout ce qu'il représente de craintes, d'incertitudes, d'incontrôlable en même temps que de spontanéité, de vitalité, de dynamisme constitue la quête spirituelle qui nous est offerte à chaque moment crucial de notre vie. Dans un langage plus théologique, Penelope Washbourn nous invite à considérer la façon "gracieuse" de percevoir l'expérience des menstruations "comme un symbole du potentiel de son corps pour l'enrichissement de soi-même et des autres" (p. 16). Evaluer les menstruations uniquement en termes de possibilité de maternité lui apparaît comme une solution "démoniaque" en ce qu'elle réduit la pleine signification qui doit être dévolue à cette expérience particulière.

Savoir apprécier son corps dans toutes ses formes d'expression, spécifiquement dans cette phase de maturité que marque le début des menstruations signifie toute la reconnaissance et l'acceptation chaleureuse de soi-même. Le cycle mensuel de la fécondité des femmes s'accompagne de beaucoup de présence à son corps et de libération

physiologique concrètement manifestée par l'écoulement du sang. Toute la portée salvifique du sang s'applique au sang menstruel, en dépit des tabous qui sont plus ou moins disparus à son sujet.

Becoming Woman de Penelope Washbourn interpelle les femmes à savoir dépasser les réductions culturelles qui leur ont été imposées dans l'appréciation de leur corps et des différentes étapes de leur vie, réductions qu'elle qualifie de démoniaques. Il importe plutôt de laisser émerger toute la grâce de tout ce qui est possible, sans craindre les ambiguïtés qui se cachent dans toutes nos expériences de vie. Si étonnant que nous puissions le penser, le corps ne ment pas et il ne cesse de réagir, de dévoiler ce qui a été brimé ou exalté dans tout notre être.

2. Saisir ses passions élémentaires (Luce Irigaray)

A une journaliste du journal Le Devoir qui demandait à Luce Irigaray: "pour terminer, quelle question te tient à coeur?" Celle-ci répondait:

Celle de la passion, des passions, et de leur éthique. Question radicale à notre époque. Question évidemment politique au sens restreint et généralisé. Un des gestes à faire, si nous en avons encore le temps, étant de donner lieu à une nouvelle éthique de l'amour et du désir. Ce qui suppose une nouvelle manière d'habiter et de cohabiter. D'habiter son corps, sa chair, sa maison, la société, et de cohabiter avec d'autres, du plus proche au plus élaboré du social et du culturel⁹.

Luce Irigaray, psychanalyste, dans un dernier livre Passions élémentaires¹⁰ inscrit, sous la forme, d'un chant lyrique, son désir véhément face à l'homme amoureux et aimé de se réapproprier son être, de reconquérir son espace vital et charnel, celui-là

même qui surgit d'elle et non plus celui qui lui a été offert par l'autre. Désir de signaler à l'autre là où elle est réellement. "Et ce n'était pas que je me refusais à toi, mais que tu ne savais pas où j'avais lieu. Que tu me cherchais, encore et encore, en toi" (p. 10). Désir de ne pas être confondue dans le même. "Tu m'as prise en toi. Tu m'as retournée en toi pour retourner à ce même, dont tu ne connais pas l'origine. Pour faire retour au même, dont tu ne connais pas l'origine. Pour faire retour au même, tu m'as prise dedans dehors en toi. Ainsi tu continues à me boire: la vie, interne en toi, l'intérieur repassé à l'extérieur, tu m'abordes encore, en cette cave où je demeure vivante" (pp. 16-17).

Le texte de Luce Irigaray est un insistant réquisitoire poétique pour une libération des emprisonnements culturels où le corps des femmes est devenu "un corps-tombeau", une ombre, un double, un reflet, un mirage" (p.23). La soutenance du plaidoyer exprimé devient de plus en plus incisive: "bâillonnée par ton discours, rigidifiée sous tes jugements, recouverte des attributs de ton choix, qu'attends-tu encore de moi? Oui, qu'aimes-tu encore en moi? L'anéantissement même? La réserve où se garde ta mort?" (p. 62). Puis la voix de la femme entonne le chant du partage des corps, de "l'éclosion incessante", de "l'accouchement permanent", du renouvellement vécu dans l'enlacement des corps. C'est l'appel à émerger plutôt qu'à s'enfouir, à partager plutôt qu'à posséder, à ouvrir plutôt qu'à fermer, à vivre plutôt qu'à mourir.

Si l'être ne t'appartient plus, si tu ne lui es plus voué comme à ton enceinte de langue, si être revient à l'avènement permanent entre nous, nos corps deviennent miroirs vivants. Miroirs sensibles où se dessinent tactilement, les contours de l'autre. Non plus lieu d'une appropriation - expropriation glacée, figée. Matrice, déjà, de l'idéalité. Extase dans

une transcendance abstraite de la chair. Et non ce miroir qui ne réfléchit pas vraiment, ni ne captive dans sa prise. Mais demeure support où se dépose, se projette, se rappelle, s'anticipe... le corps de chacun. Etale, et sans pli. Sans secret ni mystère, n'était l'oubli? (p. 93).

3. Re-trouver l'intégrité originelle (Mary Daly)

Dans un essai très bref et dense de vingt-quatre pages, Notes pour une ontologie du féminisme radical, Mary Daly invite les femmes à situer leur lutte et leur quête au niveau même de l'Etante,¹² à "convoquer ce qui nous est le plus proche et le plus lointain - en profondeur et en transcendance - pour fêter nos re-trouvailles avec notre intégrité originelle" (p.5). Rien de moins que de plonger au plus intime de nos individualités propres pour puiser aux sources mêmes, loin des assujettissements patriarcaux.

Mary Daly parle à propos des femmes de la "conscience biophysique" car nous appartenons à la Race des femmes et par nos racines nous touchons aux éléments fondamentaux, donc nous pourrions être désignées comme la "Race de l'Etante féminine/élémentale" (p. 6). Nous devons retrouver nos origines dont "nous avons été physiquement, mentalement, affectivement séparées". (p. 7) La recherche doit se poursuivre avec un courage ontologique, car elle s'introduit dans la profondeur de l'être, des êtres. Et cette recherche se fera dans la pure Luxure.

En retrouvant l'autre sens du mot "luxure", non pas la luxure phallique - "la luxure phallique est la tentative de nous purifier, nous femmes, et toutes les Etantes farouches et vraiment naturelles, de nos caractéristiques et influences raciales" (p. 9) -, Mary Daly nous fait découvrir toute la signification de "vigueur,

fertilité (la luxuriance croissante de la terre ou des plantes)" contenue dans ce mot. La pure luxure revêt des dimensions ontologiques, car elle désigne bien le pouvoir actif de l'Étante qui se situe au-delà de la forme statique, immuable de l'Être. Le monde luxuriant de nos rapports avec les éléments est représenté dans des symboles, des métaphores associés aux quatre éléments primordiaux. Les Gnomes (esprits de la terre), les Ondines (esprits de l'eau), les Salamandres (esprits du feu) et les Sylphes/ides (esprits de l'air) sont de retour parmi nous et nous sollicitent aux plaisirs naturels.

Ces quelques Notes substantielles, élémentales, fournissent une convocation à retrouver les énergies enfouies des femmes, la "gynergie", toute notre puissance active qui doit surgir des profondeurs mêmes de l'être. Les réflexions de Mary Daly provoquent une forte impulsion de toucher les origines mêmes.

Penelope Washbourn, Luce Irigaray, Mary Daly ont étalé sous des modes différents l'urgence de reprise de contact avec des aspects fondamentaux des humains: le corps, les passions, l'énergie première. Elles soulignent fortement une quête des origines. Pour ma part, je me réfère à un processus de naissance¹³, à la nécessité pour nous, les femmes, de prendre une distance de plus en plus marquée face à une culture masculine, pour laisser émerger un potentiel tenu à l'état foetal, qui attend de voir complètement le jour.

III. REMISE EN QUESTION DU DISCOURS MORAL TRADITIONNEL

Les quelques discours féministes que j'ai évoqués m'apparaissent remettre en question la morale traditionnelle, enseignée par l'Eglise catholique, axée fondamentalement sur le droit naturel. Je

tente, dans cette troisième partie, de faire voir comment le recours à la loi naturelle ne convient plus au discours éthique en train d'émerger à travers les expressions féministes.

Paul VI, au début de son encyclique sur "la régulation des naissances" spécifie clairement:

De telles questions exigeaient du Magistère de l'Eglise une réflexion nouvelle et approfondie sur les principes de la doctrine morale du mariage: doctrine fondée sur la loi naturelle, éclairée et enrichie par la Révélation divine.

(...) loi naturelle, expression elle aussi de la volonté de Dieu, et dont l'observation fidèle est également nécessaire au salut¹⁴.

Même si la conception de droit naturel n'est pas univoque, l'Eglise s'est basée exclusivement sur une conception médiévale de la loi morale naturelle. Cette conception n'a pas été modifiée par les autres idées de la loi naturelle à la base des révolutions américaine et française, ainsi que par les concepts développés dans les écrits des philosophes du XXe siècle¹⁵.

Thomas D'Aquin, représentant illustre de la conception médiévale de la loi naturelle, a fait la synthèse de deux courants des auteurs classiques romains, Cicéron et Ulpian. Par la loi naturelle, les êtres humains sont sollicités à participer intellectuellement et activement à la loi éternelle, définie comme une ordonnance rationnelle de l'univers par la providence divine. Cette ordonnance présuppose que les êtres humains sont inclinés par leur nature à certains actes et certaines fins propres. Cette inclination les pousse à connaître et à chercher ce qui est bon pour eux-mêmes et à vivre de façon convenable en société. Ainsi les êtres humains partagent avec les animaux des inclinations naturelles, mais il ont en propre de réfléchir et de soumettre au contrôle de la raison les instincts dits naturels.

Cette théorie de la loi naturelle développée par Thomas d'Aquin a permis d'établir une certaine rationalité, aux impératifs moraux et a joué dans la période médiévale une fonction importante de sauvegarde contre les abus de pouvoir, contre les exigences tyranniques des gouvernants. Des domaines comme la protection de la vie, la génération et l'éducation des enfants, l'organisation de la société ont pu être préservés. Par la loi naturelle, Thomas d'Aquin voulait surtout proposer des principes généraux, que l'expérience viendrait spécifier. L'insistance sur l'expérience a donné lieu à bien des exceptions, des désaccords et des erreurs possibles dans la découverte de cette loi naturelle.

L'utilisation de la conception médiévale de la loi naturelle a été surtout fréquente dans l'enseignement officiel de l'Eglise à partir du pape Léon XIII qui avait remis la philosophie thomiste à l'honneur dans les écoles catholiques. Les papes se sont appuyés sur la loi naturelle pour défendre les droits des personnes humaines. Toutefois, au Concile Vatican II, dans la constitution pastorale, "l'Eglise dans le monde de ce temps", le recours à la loi naturelle s'est fait plus rare et de façon plus nuancée.

Si l'enseignement officiel de l'Eglise s'est limité à de grands principes dans le domaine social, sans indiquer de spécifications très particulières, il a proposé, par ailleurs des normes détaillées dans le domaine de la morale sexuelle, en les fondant sur la loi naturelle. Et c'est précisément dans ce domaine que le concept de "nature" s'est révélé peu clair, ambigu, inopérant dans un contexte culturel autre que celui qui l'avait vu émerger. Les réactions généralement fort négatives que s'est attirée l'encyclique "Humanae vitae" ont manifesté l'inadéquation de normes basées sur une loi dite naturelle avec les vécus sexuels des êtres humains d'aujourd'hui.

Ma présentation de la loi naturelle telle que nous la trouvons dans la morale traditionnelle est ici trop brève et conséquemment injuste, cependant elle m'apparaît suffisante pour la confrontation de certains discours féministes. Alors que les discours sur la loi naturelle se réfèrent à une loi éternelle, visent à établir un ordre social, à fixer une stabilité en toute nationalité, les discours féministes rejettent une ordonnance sociale qui a été asservissante, restrictive pour les femmes. Ceux-ci apparaissent à plusieurs égards subversifs en ce qu'ils refusent l'ordre actuel des choses; ils sont avant tout à la recherche de l'énergie première, de principes actifs, de tout ce qui manifeste les dynamismes. Pour sortir de la passivité où les femmes ont été enfermées, les discours tendent à révéler, à susciter les forces actives si longtemps réfrénées. Ils sont explosifs, étalent les désirs, s'expriment dans la totalité de l'être.

Les femmes, devenant sujets de l'histoire et agents dans l'histoire, se mettent à parler et à inscrire leurs expériences, à dire tout ce qui n'a pas été dit sur elles. Leurs formes d'expression sont rapidement confrontées dans une culture mâle aux différences qui les habitent et les animent. "Nous sentons intimement que nous sommes d'un autre pays"¹⁶. Toute cette question de la différence, des différences n'est certes pas nouvelle, mais elle est reposée aujourd'hui dans des termes autres que ceux d'autrefois. Colette Guillaumin nous a suffisamment montré comment des discours sur la différence ont été jusqu'à maintenant construits par ceux qui dominent pour mieux instaurer et assurer leur pouvoir. Faut-il alors abolir tout discours sur la différence? Je crois que non. Les positions féministes sont variées dans ce domaine, allant du refus total de Colette Guillaumin, à la re-création ou re-génération positive de Luce Irigaray. Pour ma part, j'ai déjà proposé que les femmes ne pourront affirmer et jouir de leurs différences que dans un contexte égalitaire: le modèle social hiérarchique, compétitif, dominateur est à supprimer.¹⁷

Les discours féministes, quand ils parlent d'intégrité originelle, d'énergie première, de réappropriation du corps, reprennent certains aspects ontologiques du discours de la nature. Cependant, pour des raisons culturelles et politiques, ce concept de "nature" sera évacué par refus d'un système autoritaire, hiérarchique, stabilisateur, au profit du surgissement et du déploiement des puissances libératrices, spontanées, dynamisantes.

INTRODUCTION DE LA FIN

Je ne peux clore déjà le débat. J'ai réussi à poser quelques points signalétiques d'une recherche en cours¹⁸. L'hypothèse de base à savoir que les discours féministes remettent en cause la morale traditionnelle m'apparaît très importante et très incitative de propositions nouvelles. La lecture des études et des analyses au sujet de l'écriture des femmes ne suggère que les constatations faites dans ce domaine s'établiront d'une façon analogique dans le domaine de la morale. Béatrice Didier a bien fait ressortir comment la pratique de l'écriture des femmes révèle une audace et un pouvoir subversif inédits.

Il ne s'agit certes pas de contester - ce qui serait absurde - l'écriture des hommes; mais peut-être est-il vrai que seules les femmes, et depuis une époque récente, depuis qu'elles se sont libérées des modèles et des carcans, peuvent libérer par leur écriture un désir forcément spécifique et étrangement violent: écriture du désir, donc de la transgression, et parce que le désir féminin est plus brimé, plus refoulé par la société, cette écriture découvre un champ nouveau et singulièrement subversif¹⁹.

Ainsi les discours féministes s'affirmeront-ils dans le domaine de la morale et communiqueront-ils de leur effervescence révolutionnaire.

NOTES

- (1) Mgr Louis-Adolphe Paquet, "Le féminisme" dans Etudes et Appréciations, Nouveaux Mélanges canadiens, Québec. Imprimerie franciscaine missionnaire, 1919, pp. 3-43, cité par Michèle Jean, dans Québécoises du 20e siècle. Montréal, Editions du Jour, 1974, p. 53.
- (2) Somme théologique, II-II, q. CXXX, art. 1
- (3) "Variations sur des thèmes communs", Questions féministes, 1 (novembre 1977), pp. 4, 5.
- (4) Questions féministes no 2 (février 1978), pp. 5-30 et no 3 (mai 1978), pp. 5-28.
- (5) Je réfère désormais au deuxième article de Colette Guillaumin dans Questions féministes, no 3.
- (6) Nicole-Claude Mathieu, "Homme-culture et femme-nature?", L'Homme XIII (3), 1973, pp. 101-113.
- (7) Pour en connaître davantage, consulter deux récents ouvrages analytiques: Béatrice Didier, L'écriture-femme, Paris, Presses universitaires de France, 1981, 287p.; Irma Garcia, Promenade féminière, recherches sur l'écriture féminine. Paris, Ed. des Femmes, 1982, 2 tomes, 602 p.
- (8) Penelope Washbourn, Becoming Woman. New York, Harper & Row, 1977. Je me référerai uniquement à cet ouvrage de l'auteure.
- (9) Suzanne Lamy, "Luce Irigaray: passions d'une femme", Le Devoir, 1er mai 1982, p. 24.
- (10) Luce Irigaray, Passions élémentaires. Paris, Editions de Minuit, 1982.
- (11) Mary Daly, Notes pour une ontologie du féminisme radical. Traduit par Michèle Causse. Montréal, L'Intégrale, editrice, 1982.
- (12) Be-ing écrit Mary Daly. En anglais Being signifie l'Être. Mais les connotations négatives qu'elle donne au mot "être" l'obligeant à scinder le mot pour lui rendre sa dynamique originale, à savoir celle de l'être en devenir, étante, et non celle de d'être là, passivement. (Note de la traductrice).

- (13) Monique Dumais, "Sages-femmes demandées", dans Devenirs de femmes, Montréal, Fides, 1981, (Cahiers de recherche éthique, no 8), pp. 9-10. A noter aussi, Colette Carisse "Bien naître bien-être", Sociologie et sociétés, vol. XIII, no 2 (octobre 1981), pp. 153-157.
- (14) Paul VI, Humanae vitae, no 4.
- (15) Christopher Mooney, "La revendication de l'Eglise d'être la gardienne d'une loi naturelle et morale universelle", Concilium 155, 1980, pp. 34-45.
- (16) Mary Daly, Notes, p. 7.
- (17) Monique Dumais, "Le féminisme: vers une différence vécue dans l'égalité ou la mise en place d'un nouveau modèle social", Cahiers éthicologiques de l'UQAR, no 3 (juin 1981), pp. 50-70.
- (18) L'année sabbatique que j'entreprends sera entièrement consacrée à répondre plus adéquatement à la question suivante: comment les discours féministes remettent-ils en cause la morale traditionnelle?
- (19) Béatrice Didier, L'écriture-femme. Paris, P.U.F., 1981, p. 286.